

es excès des uns – l'envahisse-
ent d'un boboïsme narcissis-
ste et bien-pensant – ont fini
engendrer leur contraire.
rés les trois bouchées de lotte
coriandre, besoin de pot-au-
Après l'assiette vide, la bouche
La « mal-pensance » comme
vidence de substitution. Une
de naturalisme libérateur du
que succède à la dictature, par-
terroriste, du bien. Classique !

RIVES ET IGNOMINIES

est c'est la césure qui est absurde.
n côté, un intellectualisme
fermement (même s'il se pré-
cosmopolite) qui rejette dans
er de la franchouillardise tout
ui plonge ses racines dans un
eau populaire et national. De
re, une régression barbare
au nom d'un « tout-naturel »
osé au « tout-culturel » (poussé
xtrême, cela peut être aussi
nifinition de la sauvagerie) et
primat absolu du prétendu
sens popu, en vient à assimiler
ne forme de complexité à un
lectualisme maboule.
e seconde dérive nourrit la
re du Front national.
ais c'est la première dérive qui
pée.

n homme exemplaire vient
ourrir. Lucien Neuwirth, dit
u la Pilule ». Le libérateur
mmes. Quand il fit accepter,
e Parlement, le principe de
ntracée – « l'immaculée
ception », comme on en rigo-
droite –, la franchouillardise
o s'en donna à cœur joie.
ne le clamait un député UNR
elle « les hommes vont perdre
e conscience de leur virilité
e » ou encore « les femmes
ont plus qu'un objet de volupté
... Or, Neuwirth, gaulliste
es, était un patriote natio-
enraciné dans son terroir,
in de l'empire, bon vivant,
ur d'humour guerrier et de
s salaces. Le franchouillard
on l'aime sut tenir bon face
ominies des franchouillards
on les exècre. ■ F.D.

LA REVANCHE DE LA QUALITÉ FRANCE

"FAUT R'CONNAÎTRE, C'EST L'



On célèbre aujourd'hui l'esprit populaire de Michel Audiard et de Georges Lautner. Mais on oublie que, dans les années 60, leur cinéma était l'ennemi public numéro un. PAR GUY KONOPNICKI

Georges Lautner est mort en cinéaste culte, quelques jours après la célébration du cinquantenaire des *Tontons flingueurs*. Programmé sur France 2 en hommage à son réalisateur, le film a bien évidemment pris la tête de l'Audimat, avec 6,7 millions de spectateurs. Ses dialogues, signés Michel Audiard, se sont hissés au niveau des *Fables de La Fontaine* dans la mémoire des Français, qui sont des millions à pouvoir les réciter. Pourtant, c'est peu dire que Georges Lautner et

Michel Audiard ont été flingués de leur vivant. Mais il est vrai qu'en ce temps-là on voulait nous faire croire que les canards sauvages étaient les enfants du bon Dieu. Cette saillie du général de Gaulle, reprise par Michel Audiard pour le titre d'un film déjanté, décrit à merveille la fracture culturelle des années 60. Une fracture très française : au moment où les *sixties* américaines se caractérisaient par la reconnaissance de la culture populaire, à Woodstock comme dans l'atelier d'Andy Warhol, nous

FILM CULTE
La diffusion de *Tontons flingueurs* en hommage à Georges Lautner par France 2 a pris la tête de l'Audimat avec 6,7 millions de téléspectateurs.

EST DU BRUTAL!"



visual press agency

étions sommés de mépriser le cinéma français. Les épigones de la nouvelle vague érigeaient en dogme des principes que Truffaut et Godard avaient proclamés dans leur jeunesse, en se gardant bien de les appliquer au moment de faire véritablement du cinéma. L'ennemi, c'était la « QF », la qualité France, ce cinéma trop littéraire, encore tourné en studio, avec ses scénarios parfois tirés de romans, ses films historiques en costume, ses acteurs au jeu réputé théâtral et, surtout, ses dialogues trop écrits que l'on retient comme les répliques en vers du répertoire classique. Dans ces conditions, l'ennemi public numéro un ne pouvait être que Michel Audiard. Il travaillait pour tous les cinéastes suspects de QF, ces réacs, car bien sûr le cinéma devait poursuivre cette révolution permanente lancée par la nouvelle vague. Décor naturel, jeu minimal et langage vrai !

MALENTENDU DURABLE

Ces cinéastes déclarés réacs avaient souvent eu des engagements à gauche, quand Jean-Luc Godard en était encore à élever son *Petit Soldat de l'Algérie française* à la dignité de héros moderne. En vérité, à l'époque des *Cahiers du cinéma*, au début des années 50, les jeunes gens qui allaient former la nouvelle vague étaient plus proches des dandys d'extrême droite que de Sartre. Leur transfert dans l'autre camp doit tout à Françoise Giroud qui les sacra nouvelle vague dans *l'Express*, alors journal militant, créé pour soutenir Pierre Mendès France. Un malentendu durable devait alors s'installer entre la critique de bon ton, les cinéastes et le public.

Ce malentendu s'est installé à la faveur d'un bouleversement éco- >

FILM CULTE

La diffusion des *Tontons flingueurs*, en hommage à Georges Lautner, par France 2, a pris la tête de l'Audimat : 6,7 millions de téléspectateurs.

BENEDICT CUMBERBATCH
DANIEL BRÜHL

« Nerveux & passionnant »
Establishment Weekly

« Thriller de premier ordre »
UD

« À voir absolument »
COE-CW 73

On ne change pas le monde sans détruire le système.

LE CINQUIÈME POUVOIR

AU CINÉMA LE 4 DÉCEMBRE

www.lecinquiemepouvoir.com

W9 NY TFI NEWS IDTV SVOF MARIANNE RMC

30 novembre au 6 décembre 2013 / Marianne / 19

> nomique du cinéma. Les salles de quartier avaient pu mélanger les genres. La disparition imposait des classements : le cinéma d'art et d'essai, d'un côté, les films populaires dans les grandes salles qui tentaient de survivre. La critique joua le jeu d'un élitisme que le cinéma n'avait jamais connu. Il fallait donc casser ces films français trop populaires pour être acceptables.

Un intello des années 60-70 se devait de détester les comédies avec Bourvil et Louis de Funès, les policiers, les comédies dramatiques et les films de guerre interprétés par Jean Gabin, Bernard Blier ou Lino Ventura, les films de cape et d'épée, les adaptations des feuilletonistes populaires qui arrachaient Jean Marais à Cocteau. Pour être chic, il fallait aimer Jean-Paul Belmondo dans *A bout de souffle* et le détester dans les cascades les plus époustouflantes et même dans *Un singe en hiver*...

DE MOLIÈRE À PRÉVERT

Or ces films méprisés cartonnent en rediffusion télé, en vidéo et sur Internet. Bourvil et Louis de Funès font toujours rire, Francis Blanche n'a pas pris une ride. Jean Gabin, Bernard Blier et Lino Ventura sont des acteurs cultes, en compagnie des seconds rôles qui les accompagnaient, Jean Lefebvre, Maurice Biraud, Robert Dalban ou même André Pousse.

Le scénariste et dialoguiste de ce cinéma de papa tant décrié est devenu l'auteur le plus cité de toute la littérature française. Michel Audiard, car c'est lui, hante tous les cinémas, toutes les conversations de salon comme de bistrot, on répète ses expressions partout. Il faut dire que le corpus est riche, comme l'auraient les linguistes structuralistes qui ne l'aimaient guère de son vivant.

Associant l'élégance de la phrase à la gouaille populaire, Michel Audiard a marqué la langue française. Mais il faudra un jour reconnaître que notre idiome, jadis identifié aux auteurs de théâtre, est une langue de Molière et de Racine, est



sunset boulevard / corbis

UNE ICÔNE QUALITÉ FRANCE
Brigitte Bardot, enfin drôle, dans *Babette s'en va-t-en-guerre* de Christian-Jaque en 1959, face à Francis Blanche, papa Schulz, officier allemand aux répliques délirantes.

devenu, au pays de Lumière et de Méliès, la langue des dialoguistes de cinéma, celle de Jacques Prévert, Henri Jeanson et Michel Audiard.

Trois répliques ponctuent notre histoire : « *Bizarre, moi, j'ai dit bizarre, comme c'est étrange* », Prévert pour *Drôle de drame*, de Marcel Carné ; « *Atmosphère toi-même* », Henri Jeanson pour *Hôtel du Nord*, du même ; « *Y a pas que ça, mais y en a* », Audiard pour *les Tontons flingueurs*, de Georges Lautner...

Tout Audiard peut s'entendre. Il n'avait pas signé pour rien l'adaptation et les dialogues des *Misérables*, film en deux époques de Jean-Paul Le Chanois. Il était imprégné de la formule de Victor Hugo : « *J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire*. » La langue du peuple, portée par la grammaire française. Jean Gabin en Jean Valjean, face à Bernard Blier en inspecteur Javert... Le même face-à-face, répété, dans *les Grandes Familles*, de Denys de

la Patellière d'après le roman de Maurice Druon, dans *le Président*, d'Henri Verneuil. Gabin toujours, avec Belmondo dans *Un singe en hiver*, de Verneuil, et avec Louis de Funès dans *le Gentleman d'Epsom*, de Gilles Grangier, Blier de nouveau, avec Lino Ventura dans *les Tontons flingueurs*, de Lautner, Lino Ventura avec Biraud et Aznavour dans *Un taxi pour Tobrouk*, de Denys de la Patellière.

La France d'aujourd'hui adore ces acteurs et ces dialogues de films que l'on méprisait en les classant qualité France. Mais comment ne pas reconnaître notre pays quand Gabin, le Président, lance : « *C'est une habitude française de confier un mandat à des gens et de leur contester le droit d'en user*. » Et quand ce même Président, dénonçant devant l'Assemblée la collusion des députés et des patrons, s'entend dire : « *Il y a des patrons de gauche, je tiens à vous l'apprendre* », la réplique >

LE SCÉNARISTE ET DIALOGUISTE DE CE CINÉMA DE PAPA TANT DÉCRIÉ EST DEvenu L'AUTEUR LE PLUS CITÉ DE TOUTE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

